Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 27 (2008)

Artikel: 1968 - Evénements, acteurs et interprétations

Autor: Skenderovic, Damir / Späti, Christina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1077956

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

1968 – Evénements, acteurs et interprétations

Damir Skenderovic et Christina Späti[1]

La recherche historique a communément admis que «1968» n'a pas constitué une «révolution» en soi.[2] La plupart des études relatives aux événements de la fin des années soixante font état d'une «révolte», voire d'une «réforme».[3] Si une «révolution» est considérée comme une césure profonde, comme un renversement promu par une poignée de révolutionnaires, voire une phase de chaos, d'anarchie et de violence, le terme «révolte» désigne un moment d'effervescence avec des conséquences à court terme, et celui de «réforme» est perçu comme un processus d'évolution, une mutation soutenue par des milieux plus larges.[4] Dans l'histoire des démocraties occidentales, «1968» est donc d'abord défini comme une révolte et un moment catalyseur dans le processus de transformation de la société après 1945, porteur de réformes sur le long terme. Ce jugement a posteriori contraste avec la vision que les acteurs avaient d'eux-mêmes à l'époque: à la lumière de la mobilisation simultanée et inattendue de groupements et activistes aussi nombreux qu'hétérogènes, beaucoup d'entre eux ont cru – au moins momentanément –, que la «révolution» tant espérée était à portée de main.[5]

Dans l'histoire de la gauche, «1968» a entre-temps trouvé sa place – et depuis peu en Suisse même, alors qu'une étude en science politique affirmait, en 1996 encore, que cette phase de l'époque contemporaine avait été oubliée par la société et enterrée par ses acteurs.[6] Cette année de jubilé en particulier a vu de nombreuses publications réviser l'idée tenace et largement répandue selon laquelle «1968» n'aurait pas eu lieu en Suisse.[7] «1968» n'était pas seulement le point de départ de nou-

1 Le présent volume est issu du panel «1968 – révolution et contre-révolution» que nous avons organisé dans le cadre des 1res Journées suisses d'histoire du 15 au 17 mars 2007 à l'Université de Berne. Nous remercions les organisatrices et organisateurs des Journées pour leur excellent travail. Notre reconnaissance va aussi à Georg Kreis ainsi qu'à Bernard Hess du Schwabe Verlag pour leur soutien durant la phase de publication.

2 Immanuel Wallerstein est l'un des rares à parler de «révolution» pour caractériser l'ensemble des événements de «1968». Immanuel Wallerstein, «1968 – Revolution im Weltsystem», in Etienne François et al. (dir.), *1968 – ein europäisches Jahr?*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 1997, pp. 13–33.

3 Voir, entre autres, Christina von Hodenberg, Detlef Siegfried (dir.), *Wo «1968» liegt. Reform und Revolte in der Geschichte der Bundesrepublik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2006.

4 Hannah Arendt, *Über die Revolution*, Munich, Piper, 1963; Charles Tilly, *European Revolutions, 1492–1992*, Oxford, Blackwell, 1993.

5 Le changement dans les titres de deux ouvrages de Daniel Cohn-Bendit, un des protagonistes des événements de 68, est révélateur: Daniel Cohn-Bendit, *Wir haben sie so geliebt, die Revolution*, Francfort-sur-le-Main, Athenäum, 1987; Daniel Cohn-Bendit, Rüdiger Dammann (dir.), *1968. Die Revolte*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2007.

6 Dominique Wisler, *Drei Gruppen der Neuen Linken auf der Suche nach der Revolution*, Zurich, Seismo, 1996, p. 16.

7 Voir entre autres Erika Hebeisen, Elisabeth Joris, Angela Zimmermann (dir.), *Zürich 68. Kollektive Aufbrüche ins Ungewisse*, Baden, hier + jetzt, 2008; Angelika Linke, Joachim Scharloth (dir.), *Der*

veaux groupes sur l'aile gauche du spectre politique, de scènes de la sub-culture et de projets de contre-culture tels les entreprises autogérées ou les jardins d'enfants antiautoritaires. «1968» était aussi l'étendard et l'origine de groupes, cercles et périodiques à la base du mouvement hétérogène de la Nouvelle droite. Ils se sont d'abord attachés au domaine de la culture et au débat d'idées, avant de s'investir en politique pour développer un contre-programme de «1968».

Malgré la grande importance revêtue par «1968» pour l'histoire tant de la gauche que de la droite, la signification concrète qui lui est attribuée et les développements qui lui sont rattachés restent souvent imprécis. En principe, la notion englobe à la base un conglomérat d'événements, d'acteurs et de réseaux, qui se sont formés avant 1968 et qui ont survécu à cette année; elle représente donc une phase plus longue de mobilisation et de chamboulements sociaux. Ainsi, la limitation à l'année 1968 n'a guère de sens: il est préférable de parler des «Sixties» ou des «années 68».[8] En plus de cette perspective à plus long terme, il s'agit d'appréhender «1968» sous de multiples angles scientifiques: théories sur les mouvements sociaux, la modernisation et la génération, prenant en compte les conditions socio-économiques et l'évolution de la consommation comme principaux éléments contextuels.[9]

«1968» était en outre un phénomène transnational et doit de ce fait être saisi dans une perspective historique globale.[10] La simultanéité avec laquelle des individus se sont rassemblés dans le monde entier à l'occasion de protestations a donné au mouvement un large rayonnement, auquel les mass media – en particulier la télévision, nouveau media dominant de la culture populaire – ont directement contribué. Ils ont rendu compte des événements survenus dans le monde entier de manière détaillée, expressive et spectaculaire; ce faisant, ils ont non seulement renforcé le sentiment de cohésion du mouvement, mais lui ont aussi conféré une intensité émotionnelle inédite.[11] En plus, les acteurs du mouvement de 68, en particulier ses principaux protagonistes, étaient liés par le biais de réseaux organisationnels et per-

Zürcher Sommer 1968. Zwischen Krawall, Utopie und Bürgersinn, Zurich, Verlag Neue Zürcher Zeitung, 2008; Bernhard C. Schär et al. (dir.), *Bern 68. Lokalgeschichte eines globalen Aufbruchs – Ereignisse und Erinnerungen*, Baden, hier + jetzt, 2008.

8 Arthur Marwick, *The Sixties: Cultural Revolution in Britain, France, Italy and the United States, c. 1958–c. 1974*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1998; Geneviève Dreyfus-Armand et al. (dir.), *Les Années 68. Le temps de la contestation*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, 2000; Damir Skenderovic, Christina Späti, *Les années 68 en Suisse*, Lausanne, Antipodes, à paraître.

9 Ingrid Gilcher-Holtey (dir.), *1968 – Vom Ereignis zum Gegenstand der Geschichtswissenschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1998; Philippe Artières, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68, une histoire collective (1962–1981)*, Paris, La Découverte, 2008.

10 George Katsiaficas, *The Imagination of the New Left. A Global Analysis of 1968*, Boston, South End Press, 1987; Carole Fink, Philipp Gassert, Detlef Junker (dir.), *1968: The World Transformed*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998; Jens Kastner, David Mayer (dir.), *Weltwende 1968? Ein Jahr aus globalgeschichtlicher Perspektive*, Vienne, Mandelbaum, 2008.

11 Martin Klimke, Joachim Scharloth (dir.), *1968. Handbuch zur Kultur- und Mediengeschichte der Studentenbewegung*, Stuttgart/Weimar, J.B. Metzler, 2007.

sonnels.[12] Dans plusieurs pays, des manifestations de solidarité se sont faites jour, par exemple envers les étudiants parisiens de Mai 68 ou envers le mouvement de réforme tchécoslovaque. Dans la pratique, cependant, la transnationalité de «1968» a connu bien des limites. Car les contextes dans lesquels les mouvements de protestation de l'époque agissaient étaient très divers. Selon les régions, les revendications, buts et motivations des militants variaient fortement: des grèves des travailleurs en France aux manifestations contre la nouvelle constitution thaïlandaise à Bangkok, en passant par la lutte pour des centres autonomes de jeunes de Bienne ou de Zurich.[13] Les actions, happenings et mises en scène avaient également pour cible un public local, même s'ils étaient ancrés dans une culture transnationale naissante de protestation et de manifestation, et inspirés par des sub-cultures et des courants artistiques contemporains.[14] Enfin, les références aux images et symboles nationaux ne manquaient pas non plus au tableau, comme on peut le voir sur l'illustration de la page de couverture de ce volume qui date de l'année 1970 et qui témoigne une fois de plus du caractère transnational du mouvement de 68 par des références simultanées à Ho Chi Minh et à Marianne aux côtés de Guillaume Tell.

La sociologie de la génération de Karl Mannheim permet d'expliquer l'incidence de «1968» comme point de départ de différents courants politiques, culturels et intellectuels – de gauche comme de droite.[15] Selon cette approche, la génération de «68», est caractérisée par le fait qu'elle est née pendant ou après la Deuxième Guerre mondiale, et qu'à la différence de ses prédécesseurs, elle n'est que peu ou pas du tout marquée par l' épreuve de ce conflit. Elle a en revanche vécu l'énorme essor économique d'après 1945, la naissance de la société de consommation et les tensions de la Guerre froide.[16] L'expérience commune des évolutions sociopolitiques a suscitée une cohésion générationnelle, qui a débouché sur des perceptions et des attitudes totalement différentes entre la Nouvelle gauche et la Nouvelle droite, conduisant à des engagements intellectuels et politiques opposés. Cet antagonisme n'exclut pas des références mutuelles au sein de cette génération, le jeu de l'action et de la réac-

12 Quant aux influences transnationales sur la droite, voir Andrea Mammone, «The Transnational Reaction to 1968: Neo-fascist Fronts and Political Cultures in France and Italy», in *Contemporary European History*, 2 (2008), pp. 213–236.

13 Philip G. Altbach (dir.), *Student Political Activism. An International Reference Handbook*, Westport, Greenwood Press, 1989; Martin Klimke, Joachim Scharloth (dir.), *1968 in Europe. A History of Protest and Activism, 1956–1977*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

14 Jakob Tanner, «'The Times They Are A-Changin''. Zur subkulturellen Dynamik der 68er Bewegungen», in Ingrid Gilcher-Holtey (dir.), *1968 – Vom Ereignis zum Gegenstand der Geschichtswissenschaft*, Göttingen 1998, Vandenhoeck & Ruprecht, pp. 207–223; Gerd-Rainer Horn, *The Spirit of '68. Rebellion in Western Europe and North America, 1956–1976*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2007.

15 Karl Mannheim, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1999.

16 Beate Fietze, «'A Spirit of unrest'. Die Achtundsechziger-Generation als globales Schwellenphänomen», in Rainer Rosenberg, Inge Münz-Koenen, Petra Boden (dir.), *Der Geist der Unruhe. 1968 im Vergleich. Wissenschaft – Literatur – Medien*, Berlin, Akademie, 2000, pp. 3–25.

tion, et la fixation de champs d'activités précis. La politisation de la génération de «68», suscitée par le mécontentement et la morosité ambiante, et la foi dans l'efficacité de l'action politique, figurent au premier plan. Rebecca Klatch constate dans son étude sur la Nouvelle gauche et la Nouvelle droite aux Etats-Unis que la génération des années 1960, pour être une génération divisée, est inévitablement liée par une histoire commune. Représentants des conceptions du monde totalement différentes – voire opposées – les activistes partagent une passion pour le politique.[17]

La signification de «1968» pour la Nouvelle gauche

Par «Nouvelle gauche», il faut comprendre tous les groupes et organisations, qui ont débuté leurs activités à la fin des années 1960 dans le contexte du mouvement de 68 et leurs émules, et qui souscrivent explicitement à ses revendications et objectifs politiques. Quand bien même une Nouvelle gauche intellectuelle existait avant 1968 dans certains pays, elle a cependant vécu des modifications organisationnelles et fortement bénéficié du potentiel du mouvement de 68. A partir du début des années 1970, les groupes et partis de la Nouvelle gauche ont vu leurs effectifs augmenter par l'arrivée de ces militants déçus par l'échec du mouvement antiautoritaire et qui étaient en quête de nouvelles formes d'organisation. Ils ont alors perçu la fondation de partis et de groupes fortement organisés comme une alternative appropriée au combat politique.

Ainsi sont nés de nombreux partis et organisations qui se distanciaient clairement de l'Ancienne gauche, professant le mot d'ordre marxiste-léniniste de «lutte des classes» et aspirant à une politisation du «prolétariat». En conséquence la Nouvelle gauche s'est retrouvée dans un antagonisme croissant par rapport aux acteurs du mouvement de 68 qui plaçaient leurs activités en premier lieu dans un contexte de contre-culture. De manière générale dans les années 1970, la Nouvelle gauche des trois pays considérés dans ce volume ne recoupait que partiellement les revendications et objectifs du mouvement de 68. Même les formes d'action non conventionnelles et les nouvelles stratégies introduites par le mouvement dans la culture politique, avec ses «Go-ins», «Sit-ins» et «Teach-ins», ne représentaient qu'une fraction du répertoire d'action des partis et groupes de la Nouvelle gauche.

Les mouvements de 1968 et 1969 dans les différents pays pouvaient compter sur une base de militants diversifiés dans leurs idées mais rassemblés par de larges coalitions. En revanche, le début des années 1970 est caractérisé par une fragmentation de la Nouvelle gauche qui a abouti à certains rétrécissements idéologiques confinant au sectarisme. Ainsi, la Nouvelle gauche a très tôt limité son engagement à la

17 Rebecca E. Klatch, *A Generation Divided. The New Left, the New Right, and the 1960s*, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1999, p. 331.

mobilisation de la classe ouvrière, considérée comme seul «sujet révolutionnaire». Comme le démontre la contribution de Xavier Vigna, la France a effectivement connu, au moins l'espace de quelques mois, une mobilisation des travailleurs – contrairement aux principaux pays occidentaux, exception faite de l'Italie. Il ne s'agissait cependant pas seulement d'une politisation de la classe ouvrière traditionnelle française, mais aussi de travailleurs immigrés, de femmes et d'autres groupes sociaux impliqués de manière active dans les protestations et les grèves. Ce sont ces «rencontres improbables» entre travailleurs, étudiants, paysans et cadres de fabriques (techniciens et ingénieurs), qui ont marqué le phénomène «1968» en France, et qui ont créé – au moins temporairement – une atmosphère révolutionnaire authentique.

Comme le démontre Wolfgang Kraushaar dans sa contribution relative à la République fédérale allemande (RFA), plusieurs idées et théories de 68 peuvent être généralisées, dans la ligne des revendications du mouvement et de son héritière, la Nouvelle gauche. Cela se vérifie particulièrement pour les approches néo-marxistes qui servaient de bases théoriques. Considérablement utopiques, elles étaient l'expression d'une vraie volonté de changement et comportaient une critique fondamentale du capitalisme couplée à l'impératif de lutte des classes. Le principe de solidarité mondiale, incarnée dans les protestations contre la guerre américaine au Viêt-Nam, a figuré à l'agenda du mouvement de 68 dans tous les pays.

Comme le montre Christina Späti dans sa contribution, ces revendications et ces concepts ont revêtu une grande importance en Suisse. Les événements en RFA et les débats d'idées des militants allemands ont été particulièrement suivis en Suisse alémanique. De même, les protestations en France servaient de référence pour le mouvement de 68 en Suisse, surtout en Romandie. Pourtant, les théoriciens les plus convaincus de la révolution du mouvement n'envisageaient guère la probabilité d'une révolution en Suisse. Ce présupposé était encore conforté par le fait qu'en Suisse, contrairement à la France, on n'est guère parvenu à susciter des alliances et des mobilisations sociales ou idéologiques de quelque ampleur. Certes, plusieurs groupes de l'Ancienne gauche, ainsi que les intellectuels dits non-conformistes, se sont bien engagés pour certaines revendications du mouvement de 68, par exemple dans les centres autonomes de jeunes. Mais ces engagements, que l'on retrouve dans le «Manifeste de Zurich», ont toutefois débouché sur une déradicalisation du mouvement et ainsi, à plus long terme, sur leur réintégration dans la culture politique suisse fondée sur le consensus.

«1968» comme terreau historique et contre-modèle de la Nouvelle droite

La Nouvelle droite s'est révélée comme mouvement socio-intellectuel hétérogène vers la fin des années 60. Depuis lors elle a suscité, selon les pays, différentes évolutions organisationnelles en puisant ses concepts et ses idées à plusieurs sources. Malgré la

variété des courants et la diversité des protagonistes et des adhérents, qui d'ailleurs ne se reconnaissaient guère dans le concept de Nouvelle droite, deux paramètres bien spécifiques caractérisent la Nouvelle droite et sont à l'origine d'une rénovation de la droite intellectuelle. En premier lieu, la Nouvelle droite insiste sur le rôle essentiel des idées et du discours: elle s'adresse clairement à l'élite sociale afin, par ce biais, de démultiplier son impact. En se référant explicitement au communiste italien Antonio Gramsci, la Nouvelle droite élabore une stratégie dite métapolitique qui se démarque de la politique partisane ordinaire par une sorte de «combat culturel de droite». C'est ce qu'exprimait en 1985 Alain de Benoist, le plus marquant représentant de la Nouvelle droite française, quand il écrivait qu'il n'y avait aucune maîtrise possible du pouvoir politique sans maîtrise préalable du pouvoir intellectuel.[18]

En second lieu, la Nouvelle droite joue un rôle essentiel dans les développements conceptuels et discursifs relatifs aux positions discriminatoires dans les questions migratoires en Europe ces trente dernières années. Face au consensus antiraciste de l'après-guerre, on voit évoluer le racisme classique, hiérarchique et biologiquement fondé, vers une sorte de «néo-racisme» ou de «racisme différentialiste» qui, à partir de prémisses égalitaires, se teinte non plus tant d'hétérophobie mais d'hétérophilie.[19] La crainte de la différence et de l'altérité a glissé vers une mise en évidence des diversités et l'éloge du particularisme: la Nouvelle droite en tire ce concept appelé «ethnopluralisme» qui débouche, par le «droit à la différence culturelle», sur une stricte séparation des cultures et groupes.[20]

En parallèle à ces spécificités stratégiques et idéologiques, la Nouvelle droite connaît des modèles d'évolutions propres dans les trois pays présentés dans ce volume, et «1968» y présente des perceptions sémantiques diverses. Dans son analyse relative à la France, Jean-Yves Camus relève que la Nouvelle droite, sous la forme du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE), se met en place structurellement peu avant les événements de Mai 68. Cependant, sa genèse est prioritairement liée à la mouvance de l'extrême droite traditionnelle dont elle critique le nationalisme primaire et le racisme hiérarchisant. Cette évolution est promue par une nouvelle garde de jeunes intellectuels et activistes de l'extrême droite. C'est ainsi qu'apparaît le «lien générationnel» avec la Nouvelle gauche, elle-même en opposition avec l'Ancienne gauche – particulièrement le Parti communiste français (PCF) dont elle blâme l'immobilisme intellectuel et structu-

18 Alain de Benoist, *Kulturrevolution von rechts. Gramsci und die Nouvelle Droite*, Krefeld, Sinus, 1985, p. 46. Voir aussi: *Pour un «Gramscisme de droite»*, Actes du XVIème colloque national du GRECE, Paris 1982.

19 Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte, 1988.

20 Urs Altermatt, Damir Skenderovic, «Kontinuität und Wandel des Rassismus. Begriffe und Debatten», in *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, 9 (2005), pp. 773–790.

rel. Finalement, la Nouvelle droite affiche quelques thèmes proches du mouvement de 68 tels que la résistance à l'impérialisme américain, la promotion de l'esprit communautaire ou le rejet des valeurs bourgeoises et de la société de consommation.

Dans sa contribution relative à l'Allemagne, Rainer Benthin estime que l'année 1968 fait figure de mythe fondateur pour la Nouvelle droite, marquant les premières ruptures avec les positions défensives et quasi-clandestine de l'Ancienne droite. Comme il ressort des déclarations dans l'hebdomadaire «*Junge Freiheit*» (Jeune Liberté) et dans diverses publications proches, les représentants de la Nouvelle droite se posent en tant qu'anti-68 et adversaires socioculturels de ce mouvement. Ils présentent des interprétations dans lesquelles les militants de 68 portent la responsabilité de l'évolution sociale libérale et égalitaire des années 1960 et 1970. Ils les considèrent comme responsables de la poussée modernisatrice de l'époque qu'ils n'appréciaient guère. En se plaçant ainsi en contrepoint de «1968», la Nouvelle droite veut esquisser un contre-modèle de nationalisme *völkisch* et d'une idéologie inégalitaire radicale.

Comme le démontre Damir Skenderovic dans son analyse, la fin des années 1960 constitue le terreau historique d'une partie majeure de la Nouvelle droite suisse. Elle s'est répartie par la suite en plusieurs courants intellectuels en Suisse allemande et romande, courants qui ont donné naissance à moult organisations et publications. Si la Nouvelle droite suisse n'a guère réussi à provoquer de larges débats intellectuels, elle a pourtant été à la source de concepts et de réflexions pour les partis de la droite populiste. Tout en remarquant que le mouvement de 68 et ses épigones de la Nouvelle gauche détenaient une position sociale, culturelle et scientifique hégémonique, la Nouvelle droite fournit une certaine interprétation de «1968» et justifie ainsi sa position de contre-courant. Elle impute aux militants de 68 la responsabilité de difficultés dans tous les domaines sociaux imaginables et elle définit en conséquence un programme d'opposition fondé sur des conceptions antiégalitaires, exclusionistes, voire autoritaires.

«1968» comme événement historique et comme espace mémoriel pour la Nouvelle gauche et la Nouvelle droite

Alors qu'approximations et interprétations diverses, souvent commandées par des intérêts propres, marquent toujours la manière d'aborder «1968» dans le quotidien politique, la recherche des dernières années a contribué à l'historicisation progressive de la thématique. Pour la réflexion et l'analyse historiques quatre aspects significatifs apparaissent, tels qu'ils ont aussi été exprimés dans ce volume. En premier lieu, «1968» est un phénomène global défini par une série mondiale et dynamique d'événements réels, de revendications et d'actions protestataires de la part de protagonistes extrêmement hétérogènes. Malgré la globalité des événements et l'extension transnatio-

nale d'actions politico-culturelles, «1968» a pris des formes et des dimensions diverses selon les pays, comme on peu le constater pour la France, la RFA et la Suisse.

En deuxième lieu, même au sein d'un pays donné, les mouvements qui émergeaient autour de l'année 1968 étaient fort disparates. Le fait que le «grand refus» était le dénominateur commun des divers groupes politiques, estudiantins et culturels, met en évidence la diversité des conceptions et des objectifs concrets qui avaient suscité les protestations des militants. Ce sont justement ces approximations dans le contenu et dans les références idéologiques qui ont temporairement permis d'établir de larges coalitions. Mais, sur la durée, le mouvement disposait d'un potentiel de mobilisation bien trop limité, d'où son rapide effondrement dans les trois pays précités.

En troisième lieu, Nouvelle gauche et Nouvelle droite, issues toutes deux du contexte historique de la fin des années 60, interprètent et définissent «1968» en fonction de leurs conceptions et de leurs objectifs, ce qui fait que la question des responsabilités et des conséquences demeure largement controversée. Pour toutes deux cependant, le fait déterminant – comme l'a dit récemment Norbert Frei – est que «1968» représente un espace de références en matière sociale et d'interprétations spécifiques à chaque auteur, un atelier unique de rencontres exubérantes, où se heurtent les déclarations des protagonistes et les reparties de leurs critiques, les observations des contemporains et les considérations de la génération postérieure.[21] «1968» n'est pas tant «un événement critique» au sens où l'entend Pierre Bourdieu, mais est devenu une référence polysémique, un emblème énigmatique («*Chiffre*»).[22]

Dans ce contexte et en quatrième lieu, il est indiqué de mener une réflexion sur certains aspects sociogénérationnels. On constate par exemple que le temps écoulé depuis 68 accroît la tendance à créer des mythes autour des événements de l'époque. Il s'ensuit notamment que certaines interprétations de «1968» comme tentative de «révolution» politique, fortement critique à l'égard du capitalisme, se sont muées en commentaires à caractère culturel, si bien que des revendications tendant à la libération sexuelle, à la pédagogie antiautoritaire ou à l'émancipation de la femme sont passées au premier plan. Grâce à cette dépolitisation et à la promotion simultanée de perspectives d'ordre socio-culturel, l'espace mémoriel s'étend en même temps que s'envole après coup le nombre de militants autoproclamés. C'est ainsi que «1968» a été promu en quelque sorte au rang de mythe fondateur de toute une génération, indépendamment de tout jugement positif ou négatif.

Traduction française: Stéphanie Roulin et François Sallin

21 Norbert Frei, *1968. Jugendrevolte und globaler Protest*, Munich, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2008, p. 211.

22 Detlev Claussen, «Chiffre 68», in: Dietrich Harth, Jan Assmann (dir.), *Revolution und Mythos*, 1992, pp. 219–228.